

DENIS GUÉNOUN

SCÈNE

© D.G. 1997

Vers la fin des années 1990, Jean-Louis Martinelli, alors directeur du Théâtre National de Strasbourg, réunit autour du théâtre un groupe de six auteurs (je me souviens d'Enzo Cormann, Jean Jourdheuil, Jacques Rebotier, Jacques Séréna, mais le dernier me manque – je m'en excuse d'avance auprès de lui, ou d'elle) pour quelques activités communes, et commanda à chacun une pièce. En ce qui me concerne, lors de nos conversations préalables, l'objet de la commande fut désigné par la formule « Nord-Sud ». J'acceptai, avec entrain.

J'ai beaucoup écrit pour la scène à partir de commandes. Depuis Le Règne blanc (1975)¹, provoqué par Robert Gironès, jusqu'à Mai, juin, juillet (2015)², demandé en commun par Christian Schiaretti pour le TNP et Blandine Masson pour France Culture, la liste est longue : Paysage de nuit avec œuvre d'art (1991) et L'Opinion des sexes (1999)³, suscités par Patrick Le Mauff, Monsieur Ruisseau (1996)⁴, sur une invite d'Anne Torrès, Tout ce que je dis (2003), appelée par Frédéric Andrau, Ruth éveillée (2008)⁵ et Le Citoyen (2012)⁶, écrites sur des incitations d'Hervé Loichemol – à quoi il faudrait ajouter la longue liste des œuvres répondant à des commandes que je me passais à moi-même. Cette dernière formule n'est pas une pirouette : je ne veux pas dire que j'écrivais en répondant à une intention que je m'étais formée, ce qui est une lapalissade, mais que je créais les conditions d'un spectacle, avec sa production, son sujet, son titre, souvent sa distribution et parfois sa vente de billets, et me mettais ainsi devant une nécessité devenue externe, une commande en effet, au sens impératif du mot, à quoi je me voyais alors contraint d'obéir. La vie de la compagnie ou du théâtre que j'animais devenait l'interlocuteur, réel et concret, de l'engagement. Quelque chose d'essentiel à l'écriture de théâtre se noue, selon moi, dans ce lien d'interpellation par une extériorité, des

¹ Publié dans ce même programme sur ce site : [Le Règne blanc](#) .

² Ed. Les Solitaires intempestifs, 2012.

³ La première de ces deux pièces est accessible sur ce même site : [Paysage de nuit avec oeuvre d'art](#). La seconde devrait y être publiée plus tard.

⁴ Ed. Circé-Poche, 1997.

⁵ Ces deux dernières pièces aux éditions Les Cahiers de l'Egaré, respectivement en 2008 et 2007.

⁶ Ed. Les Solitaires intempestifs, 2012.

procédures collectives, un groupe et des modes de production, dont l'écriture devient un répondant. J'y ai vite appris que, comme on va le voir dans cet exemple, le fait que la commande provienne du dehors, et même qu'elle détermine un « sujet » pour l'œuvre à venir, n'empêchait pas celle-ci d'exprimer une motion, ou une émotion, très personnelles.

Je ne me souviens plus par quelle voie je fus conduit, à partir de la proposition « Nord-Sud », à produire l'objet abracadabrant qu'on pourra découvrir ci-dessous. Il me semble (c'est très flou dans la mémoire) que cela passa par une sorte de désobéissance, voire d'abandon de la convention que la commande avait instituée. Cette défection s'était déjà produite avec la Lettre au directeur du théâtre (1996), sollicitée par Dominique Lardenois, dont toute la construction fut une façon de décommander la commande, processus qu'on trouve relaté au début – et, en un certain sens, tout au long – de la pièce elle-même. De la même manière, pour Scène – si je me souviens bien –, je renonçai à un moment à l'œuvre imaginée dans le contrat initial. Mais comment cela conduisit à la chose publiée ci-dessous, je ne le sais plus. Au bout du compte pourtant, je mesure à quel point le résultat, infiniment paradoxal, soumis au commanditaire s'avère rigoureusement fidèle au thème de départ. J'en reste, aujourd'hui encore, interloqué. Car je ne projetais pas du tout d'écrire sur la guerre d'Algérie, ni sur l'exode des « rapatriés » vers la France, et encore moins sur la dérive des continents fantasmée à partir d'un mot de Deleuze. Tout ceci est venu sans aucune préméditation. Je n'avais qu'une idée, ou plutôt une image initiale, une « scène », de celles que Freud décrit dans des rêves : me voir dormir, au centre de la scène d'un théâtre, et apercevoir au cœur de mon sommeil mon frère entrant sur le plateau, bientôt suivi de la bande des siens. Comment j'osai ne pas renoncer à une entame si loufoque, je ne le sais plus du tout. Mais, lorsque j'apportai le résultat au directeur de théâtre qui m'avait fait l'honneur de me solliciter, il le lut, puis me fit savoir qu'« il ne voyait pas du tout comment il pouvait monter cela ». Cela se comprend, aisément je suppose, à la lecture.⁷

⁷ J'en profite pour dire que la scène de la nuit passée sur la scène vient probablement de la lecture, bien antérieure, dans les souvenirs de Jean-Louis Barrault, d'un épisode célèbre où il relate une nuit dans le lit du décor de *Volpone*, dans l'Atelier de Dullin. J'avais moi-même passé plusieurs nuits dans un théâtre, pendant l'été 1978, au cœur du vieil Eldorado (aujourd'hui détruit) où Bruno Boeglin nous avait généreusement invités à œuvrer durant une saison. Nuits mystérieuses et mémorables – mais je dormais dans les balcons, regardant longuement le plateau vide, jamais tout à fait obscur, toujours en un sens éveillé.

Il est bien plus surprenant qu'il se soit trouvé un metteur en scène pour relever ce défi déraisonnable. Il faut dire qu'Hervé Loichemol avait de l'expérience : il avait déjà ramassé la Lettre au directeur du théâtre après que son initiateur eut renoncé à la mettre en scène. En riant, Loichemol disait s'accommoder très bien que d'autres me commandent des textes : comme tous les refusaient, il se chargeait des rebuts⁸. Il en fit un beau spectacle, avec cette idée géniale de confier le rôle central (celui qui porte mon nom) à un magnifique comédien algérien, Sid Ahmed Agoumi⁹.

Novembre 2015

⁸ La suite démentit un peu le pronostic, puisqu'il en vint à m'adresser lui-même deux fort belles commandes, que j'ai rappelées plus haut : *Ruth éveillée*, et *Le Citoyen*. Qu'il monta.

⁹ Pour le générique de la création, voir ci-dessous, p. 47.

Pour Jean-Louis

DENIS GUÉNOUN *dort.*

YVES GUENOUN¹⁰, *son frère (plus âgé), entre et dit :*

Je voudrais te faire entendre quelque chose.

Il sort (par où il est entré), et revient en poussant un piano. Entrent à sa suite RÉMI et LAURENT, ses fils, SANDRINE et JULIE, ses filles, ONDINE son épouse, ainsi que les petits-enfants : HÉLIO, NATHAN, SARAH, FAUSTINE, ABEL et MARIUS.

YVES *dit :*

Écoute.

Il s'assied au piano, et joue. C'est une ballade.

Rémi et Laurent, Sandrine et Julie l'entourent. Puis, attentivement, l'oreille en alerte, se saisissent d'instruments savants et frustes, et glissent entre ses notes des intrusions calculées. Ondine et les enfants esquissent des mouvements en arpèges, interrompus, scéniques, transis par le swing. Les musiciens par moments les rejoignent, avec ou sans instruments.

Entre, par le même côté, PAPA (qui est le père de Denis, et d'Yves donc). Grand gaillard vieillissant, massif et athlétique, en tenue d'été, chemise claire et pantalon coupé années cinquante. Il est entouré de sa mère, Kamra Ben Djian, dite MANOU CAMILLE, dont les vêtements portent une trace d'influence maghrébine, du docteur PAUL KARSENTY, son vieux copain de classe, boiteux, ancien polio, et de MAMAN, habillée en institutrice à la retraite, qui a fait un effort (discret, légèrement studieux) de coquetterie. Papa, agile, manipule des castagnettes. Il est très jovial, un peu essoufflé. Paul Karsenty, rieur, l'exaltation malicieuse, le suit ou le précède en trotinant.

¹⁰ Depuis la fin de l'adolescence, j'orthographe mon nom avec un accent aigu, mon père m'ayant expliqué que cela correspondait mieux à la prononciation arabe. J'ai toujours trouvé cela plus élégant, plus euphonique – allez savoir pourquoi. Le reste de la famille a gardé l'usage (qui correspond à l'état-civil), sans accent.

MAMAN

Faites attention.
Ne prenez pas froid.
Je sais qu'il fait chaud,
mais quand on transpire
on peut prendre froid.

YVES, *au piano*

Maman, c'est l'été !

MAMAN

Parfois l'été
les soirées fraîchissent
et on prend froid.
Papa est en forme.
Paul Karsenty, joyeux
toujours joyeux.
Quel farceur.
Les soirées deviennent gaies
avec lui.
Yves est lié
avec Paul
par une grande affection.
C'est la musique
qui les rapproche.

MOI

Comment Papa et Paul
se sont-ils connus ?

MAMAN

A treize ans.
Ils fréquentaient la même école.
Les familles étaient voisines.
Paul, un peu plus âgé,
déjà malade (la polio),
boitait, malingre.
Papa grand et solide
marchait devant,
et Paul clopinait, derrière.
Paul devait aimer chez Papa
le grand, le costaud,

qui protège.
Papa chez Paul depuis toujours
la malice, la fantaisie,
la rigolade.

PAUL KARSENTY

Ton père joue des castagnettes
comme personne au monde.
J'ai vu des joueurs de castagnettes
en Espagne, et partout.
Je peux te dire
et tu peux me croire :
personne, sur toute la planète
ne joue des castagnettes,
comme ton père
René.
Il faut préciser
que les castagnettes
ne sont pas des castagnettes ordinaires.
Rien à voir
avec ces colifichets à rubans
à la gitane,
accrochés dans n'importe quel magasin
non pas de musique
mais de bibelots, de fanfreluches.
Les castagnettes de ton père
sont deux petites planchettes
rectangulaires
taillées dans un bois très dur
par lui-même
il y a une éternité.
Cela fait une éternité
que ton père a taillé lui-même
ces castagnettes absolument uniques
et increvables.
Le bois est noirci
par l'âge.
Je connais ton père
depuis l'enfance
et moi-même, qui le connais

depuis plus longtemps
que toute autre personne au monde
parce qu'il n'y a pas un seul être au monde
qui connaisse ton père
depuis plus longtemps que moi,
pas même ta mère,
que le Bon Dieu la bénisse,
mais elle a connu René bien plus tard que moi,
moi-même entends-tu
je suis incapable
de me rappeler quand ton père
a taillé ces castagnettes
immémoriales, gothiques,
aussi vieilles que le monde.
Ton père a gravé dans le bois
ce signe qu'il a inventé
qui emmêle par un graphisme unique
les deux lettres des deux prénoms
de ta mère et de lui
Y pour Yvonne,
R pour René,
soudés à jamais
comme lui et elle,
parce qu'un amour comme le leur
est unique sur toute la terre.
Ecoute-le jouer
personne ne sait faire ça
comme il sait le faire
personne au monde
les deux planchettes coincées dans les doigts
l'une fixe, l'autre flottante
qui crépitent comme une mitraille
avec une précision dans le rythme
dont ton père
est le seul
au monde
à être capable ainsi.
Je le connais depuis l'origine des temps
dans la Rue des Juifs à Oran je courais derrière

ce grand crétin qui m'essoufflait avec ses longues jambes
 que rien n'arrête
 je l'ai vu grandir, devenir un homme
 partir à la guerre
 aller en prison
 je vous ai connus bébés
 et même avant
 Ma femme Cécile qui est une sainte
 une putain mais une sainte
 (le meilleur médecin accoucheur du monde)
 a veillé sur la grossesse de ta mère
 pendant que ton père cet abruti
 moisissait en prison à Beyrouth
 et moi Paul Karsenty je suis incapable
 de te dire
 a quel moment de sa chienne d'existence
 il a appris à jouer des castagnettes
 comme ça
 comme il est le seul
 sur toute la terre
 à pouvoir en jouer.

Tout ceci en style méditerranéen, ce qui est une façon de dire : populaire (accent de la langue, manières des gestes). Ma foi, le metteur en scène – s'il s'en trouve jamais pour cette bizarrerie – en usera comme il voudra.

Entre DELEUZE, avec son bon sourire.

DELEUZE

Tu sens le continent qui glisse
 sous tes pieds ?

MOI, ENFANT

quel continent

DELEUZE

L'Afrique. L'Afrique était collée
 à l'Europe, au début.
 En vérité, tout cela formait
 un seul continent
 (et l'Asie, et l'Amérique aussi.
 Une seule terre, compacte.)
 Et puis les continents

se sont décrochés
 la terre s'est rompue
 en trois morceaux.
 Alors l'Afrique s'éloigne
 doucement, elle s'écarte,
 elle redescend
 S'ouvrent des mers, des coulées
 Passent des flux
 des percées nerveuses
 tu ne sens pas la terre
 qui dérive, au dessous de toi ?

MOI, ENFANT

Papa, regarde, les lustres qui balancent !

MAMAN

Papa, les yeux hagards, a demandé
 qu'est-ce que c'est, un camion ?
 il s'est lancé à la fenêtre
 qui donne sur la rue Daumas

MOI, ENFANT

Je vois les cadres qui bougent
 contre le mur
 Dans le bahut entends la vaisselle
 qui branle
 et la terre valse, sous mes pieds
 ça vibre, dans les deux sens
 aller retour
 ça dure c'est long

MAMAN

voilà c'est fini
 le sol s'est calmé

MOI, ENFANT

Qu'est-ce que c'est, Papa
 qu'est-ce qui s'est passé
 avec la terre

MAMAN

Papa a dit un tremblement
 c'était la terre qui tremblait

non pas de haut en bas
 comme on pouvait croire
 mais à plat de gauche à droite
 à l'horizontale
 Papa regardait le sol
 étonné
 Maintenant c'est fini
 on a eu peur

DELEUZE

Mais non ce n'est rien
 c'est le continent qui glisse
 c'est la plaque qui dérive
 comme le désir va

Il sort.

MOI

Maman je suis malade
 je me sens chaud
 est-ce que j'ai
 de la température

MAMAN

Allonge-toi mon poulet
 repose-toi
 il faut prendre
 ta température

MOI

je ne me sentais pas bien
 pendant la composition
 de géographie
 je ne sais pas comment j'ai fait Maman
 pour bien faire
 ma composition

MAMAN

ce n'est pas grave mon poulet
 tu feras mieux
 à la prochaine

MOI

non ce n'est pas ce que je veux dire
 j'ai bien fait
 je crois que j'ai bien fait
 mais je ne sais pas comment j'ai fait
 pour bien faire
 parce que je ne me sentais pas bien
 j'avais mal à la tête
 je me sentais chaud
 est-ce que j'ai
 de la température

MAMAN

trente-sept six
 ce n'est pas beaucoup
 enfin c'est un petit peu
 de température
 un tout petit peu
 presque rien
 mais tout de même
 donc il doit y avoir
 un petit quelque chose
 mais ce n'est pas grave sans doute
 repose-toi un moment
 on reprendra tout à l'heure
 la température
 un peu plus tard
 ce soir peut-être avant dîner
 ou demain matin
 avant de partir
 pour l'école

MOI

Maman je crois que c'était bien
 ma composition
 je crois que j'ai bien fait
 J'avais seulement
 la tête un peu lourde
 et une impression de chaleur

MAMAN

je connais ça
la tête lourde je connais ça

MOI

mais je crois que j'ai bien fait

MAMAN

tant mieux mon poulet tant mieux
papa sera content
repose-toi
est-ce que tu veux lire

MOI

oui je crois
que je vais lire

Entre Tenazet, le déménageur. Grand nègre décharné, édenté, il marche à côté d'une carriole composée d'un plateau de bois sur quatre roues branlantes, que traîne une rossinante aussi maigre que lui. Il sourit tout le temps, déménage les tables, les meubles, tout ce qu'on veut, d'un quartier à l'autre d'Oran. Il sort.

Entre le toro de fuego. C'est un taureau, ou une piètre vache, harnachée de pétards, de flambeaux, de flammèches roulantes, qui traverse la ville haute en faisant sauter ses cartouches et tourner ses lumières, cependant que l'homme qui à pied le guide crie Toro de fuego Toro de fuego. Ils sortent.

Passe le vendeur d'eau douce. Il crie d'une voix nasillarde eau douce, achetez l'eau douce, en espagnol. Il traîne un minuscule chariot sur lequel est posé un tonneau avec un robinet. On l'arrête pour remplir une bouteille, parfois un verre.

Je dois dire que j'imagine tous ceux-là (et les autres aussi, au moins ceux de l'Afrique, de la famille) entrant au jardin, et sortant à la cour (ou au moins entrant d'un côté, tous du même, et sortant de l'autre). Non pas pour contraindre la mise en scène, mais parce que je les vois tous comme poussés par une catastrophe derrière eux qui les chasse, ou embarqués sur le navire du temps. D'autres sans doute remontent le flux, à contre-nage, luttant contre la vague, le flux, la foule.

Entre GRAND-PÈRE, Aaron Bensaïd, père de Maman. Il est alité, depuis vingt-cinq ans. On dit toujours vingt-cinq ans, malgré le temps qui passe – ou bien c'est le temps de l'enfance qui était immobile. Son lit est poussé

par PAULETTE et MARIE-JEANNE, ses filles, sœurs de Maman, jumelles, octogénaires.

MOI

Depuis quand grand-père est au lit ?

MAMAN

Vingt-cinq ans.

MARIE-JEANNE

Grand-père a toujours été joyeux
malgré sa maladie
il distrait son entourage,
au fond je vais te dire la vérité
il a toujours eu meilleur caractère
que maman, pauvre maman
qui est morte en cinquante-quatre
d'une angine de poitrine.

PAULETTE

Grand-père a eu un grave accident
en tombant d'un tramway

MOI

Mais pourquoi il est aveugle

PAULETTE

Il n'est pas aveugle
il est extrêmement myope
de très près, il aperçoit
la forme des objets
mais très vague,
comme une tache floue
ce qui montre bien qu'il n'est pas aveugle

MOI

Mais pourquoi est-il si myope

PAULETTE

C'est le diabète. Il a été très malade
du diabète
et c'est la raison pour laquelle
il a fallu l'amputer
après son accident de tram

quand la gangrène s'y est mise
 le docteur a dit
 il faut l'amputer, sinon je ne garantis rien
 et voilà
 Grand-père est au lit
 depuis vingt-cinq ans
 Mais il donne à tous
 des leçons de bonne humeur
 Il raconte des histoires
 fait des jeux, des claquements avec ses mains
 dos de la main et poignets
 virtuose des poignets

MARIE-JEANNE

On voit bien à ses grands yeux ouverts
 et à son beau sourire
 qu'il n'est pas aveugle

MAMAN

Tu lui ressembles
 tu as toujours ressemblé à Grand-Père

GRAND-PÈRE

N'oublie pas de venir me voir
 je dois te donner ta semaine
 cent sous, je te donnerai cent sous

YVES, *au piano*

Merci grand-père

MAMAN

La seule chose qui puisse le mettre
 de mauvaise humeur
 c'est sa radio si elle tombe en panne
 Alors il faut faire venir Papa
 à n'importe quelle heure
 et Papa se dérangerait
 à n'importe quelle heure
 pour Grand-Père
 Papa aime beaucoup Grand-Père
 C'est rare tu sais
 un gendre et son beau-père
 qui s'entendent comme ça

Papa s'y connaît en radio
 il a pris des cours
 pendant la guerre
 quand nous avons été
 expulsés des Ecoles publiques
 il fallait bien un nouveau métier
 pour Papa
 c'est alors qu'il a
 appris un peu de radio
 il viendrait à n'importe quelle heure
 de la nuit
 réparer la radio de Grand-Père
 Grand-père voue a Papa
 une reconnaissance énorme
 parce qu'il lui répare sa radio

Grand-père traverse la scène assis sur son lit, adossé à de grands coussins, aveugle aux yeux largement ouverts, verts, lumineux et vides, amputé des deux jambes, illuminé d'un rire intelligent et moqueur, prodiguant devant les enfants qui l'entourent des jeux d'agilité des deux mains.

GRAND-PÈRE

N'oublie pas
 je dois te donner ta semaine

MOI

Merci Grand-Père

Grand-Père sort.

Passe De Gaulle, descendant le grand boulevard Lescure à Oran, du Mont Saint Michel jusqu'au port, debout dans sa DS noire, bras tendus en V.

Le continent glisse. Survient un grand navire, coupé. On en voit la proue, énorme, et la moitié avant arrachée : par le ventre, grand ouvert, on aperçoit l'intérieur, comme une grande bouche noire. La moitié arrière a disparu. Le bateau s'immobilise, à quai, sur le port d'Oran.

Manou Camille et sa sœur, Étoile, dite TANTE JEANNE, sur le quai, devant la coque grand ouverte.

MANOU CAMILLE

Est-ce qu'on doit monter

TANTE JEANNE

On doit monter

MANOU CAMILLE

Pourquoi

TANTE JEANNE

Il faut partir
tout le monde s'en va
ils partent tous

MANOU CAMILLE

Je ne veux pas partir
J'ai ma maison, mes affaires

TANTE JEANNE

Camille, nous avons tous
notre maison et nos affaires
Chez moi la maison est vide
à mon étage, dessus, dessous
ils sont tous partis
hier mon voisin Bentolila
a sonné il m'a dit
Etoile nous partons
j'ai dit : vous aussi
et il m'a répondu
mais tout le monde Etoile
mettez-vous le dans la tête
tout le monde s'en va
c'est une question de jours
faites vos affaires Etoile
qu'il m'a dit Bentolila
et partez

MANOU CAMILLE

c'est terrible

TANTE JEANNE

Les Djebnoun sont partis
Avec Zarie notre sœur
Notre sœur Anna est partie
avec sa fille

MANOU CAMILLE

Mais où est-ce que
nous irons

TANTE JEANNE

tu as des enfants
René est déjà là-haut
avec sa famille
moi, mon voisin m'a dit
Madame Nahon
je vous le dis du fond du cœur
si vous n'avez personne
là où nous serons vous serez toujours chez vous
Madame Nahon
la main sur le cœur

MANOU CAMILLE

et où ils vont eux

TANTE JEANNE

je n'en sais rien
il m'a laissé une adresse
à Béziers

MANOU CAMILLE

à Béziers tu te rends compte

YVES, *s'interrompt*

Et Saint Roch, le bord de mer ?

MOI

La maison de Tata Liliane ?

HÉLIO, *l'aîné des enfants*

C'est qui, Tata Liliane ?

YVES

Saint Roch la plage
la villa tout près de l'eau

MOI

et la table le soir
le dîner sur la terrasse
avec la mer autour

Yves se remet à jouer.

Entre Patrick Le Mauff, acteur (peut-être par la cour, lui – contre le flux, la vie). Il porte un pantalon d'une coupe un peu ancienne, un tricot de peau ajouré, sans manches, un marcel. Sa démarche est inactuelle.

PATRICK LE MAUFF

Ta maman a téléphoné
Ton papa —

Problème. Les répliques qui suivent, attribuées à MOI, mais aussi celles de MAMAN, sont nécessairement antérieures à la réplique de PATRICK LE MAUFF. En effet, si je pense ce que je pense (« comme il est blanc », etc.), c'est qu'il arrive vers moi, que je le regarde, avant qu'il m'ait annoncé que mon père est mort. Mais en revanche, je tiens, pour je ne sais quelle logique onirique, à ce que la réplique de Patrick soit dite, pour les spectateurs, avant tout commentaire, comme irruption brute, et douce. Une solution possible serait qu'après les mots ci-dessus, il ressorte (mais il faudrait une sortie froide, désinvestie, non-expressive, blanche), puis entre à nouveau, et qu'alors, le voyant approcher de moi, je dise :

MOI

Comme il est blanc
son masque est livide
il a eu peur
il s'est battu

PATRICK LE MAUFF

Ta maman a téléphoné
Ton papa —

On devrait alors recommencer la manœuvre, il ressortirait (de façon tout aussi non-dramatique, abstraite et néanmoins très matérielle), puis s'approcherait à nouveau, et je dirais alors, pendant qu'il viendrait vers moi :

MOI

il s'est battu
il vient me l'annoncer
Il me demande
une approbation
une solidarité
un jugement
il vient c'est un enfant
après une grosse faute

Sous son air ombrageux
 il demande une approbation
 un accord
 de l'aide
 De l'amitié

PATRICK LE MAUFF

Ta maman a téléphoné
 Ton papa —

Et encore une fois (mais ici, pendant qu'il vient vers moi, c'est MAMAN qui parle :)

MAMAN

Quand Paul vient à la maison
 les soirées sont marrantes
 mais imprévisibles
 soirées de fête de rigolade
 improvisées
 il sonne sans prévenir
 on ne sait jamais qui est là
 pour d'autres on se plaindrait
 du sans-gêne
 mais avec lui, on accepte
 il a une façon
 et il est si gentil
 si généreux
 L'autre soir on a sonné il était tard
 Papa est sorti à la fenêtre
 en se demandant qui sonne à cette heure-ci
 et il a dit en riant c'est Paul
 Paul d'en bas criait j'ai des biftecks
 dis à Yvonne de lâcher sa cuisine
 Papa en riant disait
 monte monte Paul
 Paul est monté il m'a dit
 Yvonne laisse ta cuisine
 va lire ton journal
 je fais cuire les biftecks
 Il a pris la poêle sans mettre assez d'huile
 ça fumait partout

on a rigolé

PATRICK LE MAUFF

Ta maman a téléphoné
Ton papa —

(Ou tout autre moyen de mise en scène – il doit s'en trouver de bien meilleurs – qui assume le fait que mes répliques ne sont pas le commentaire ni la réponse à la mort de PAPA, mais qu'elles sont antérieures à son annonce, ou bien situées dans un autre temps, une contemporanéité immobile, avant que l'annonce de Patrick ait fait basculer ma vie dans l'irréversible de la chute. L'annonce de Patrick est suspendue au point exact de la césure, avant que je tombe hors de l'enfance, et n'entame le long calvaire).

MAMAN

après il se met au piano
et les grands soirs
Papa prend les castagnettes

YVES, *au piano*

regarde ! Papa a pris les castagnettes !

PATRICK LE MAUFF

Ton papa —

Yves joue, avec beaucoup d'engouement. Assis à son piano, il paraît danser parfois, tant il dodeline goulûment du derrière. Autour de lui, les Guenoun de Marseille, garçons et filles, jouent ou dansent et sourient, avec la réserve, la retenue des aristocrates du swing. Aristocrates de la rue, de Saint-Julien, des collines dessus Marseille (12ème), peuple, mon peuple savant et sublime de la mer. Il faut un temps pour cette musique, seule, sans autres paroles, sans drame.

Puis il se lève.

Un décor s'ouvre, et laisse apparaître la terrasse de Tata Liliane, à Saint-Roch.

(D'un côté, la terrasse donne sur la villa, de style mauresque. Mais à l'exception d'une porte d'accès dans la façade – peut-être au-dessus de quelques marches, et qui ouvre peut-être sur un couloir – la villa elle-même a été défoncée par l'oubli, elle n'existe plus dans le souvenir que comme un trou obscur. Seule demeure la terrasse, bordée par un pan de façade incertaine, bleue. Sans doute la maison a été dévastée aussi par les

bombes, la guerre. Aujourd'hui elle est détruite – en cherchant là-bas, un promeneur aperçoit peut-être un bout de ruine entre les ronces au dessus de la plage, morceau de mur, fragment de colonne – bleu délavé, très pâle.

La terrasse elle-même est couverte d'un toit, adossée au mur de la villa sur un côté, et ouverte sur les trois autres. Elle est cadrée par une petite murette sur laquelle s'élèvent de fines colonnes de style mauresque, qui soutiennent le toit. L'intérieur est peint en bleu, ou en rose.

A l'opposé de la villa, s'accroche à la terrasse un petit escalier, donnant sur le chemin de sable qui descend à la mer. C'est celui qu'on prend pour aller se baigner, ou remonter de la plage.

Un côté de la terrasse est touffu de quelques arbres secs, à flanc de colline et de terre sèche. Il y a des lauriers roses partout. Et l'autre bord ouvre, dans un embrassement sans limite, sur la mer d'un bleu très compact, très dense. La villa de Tata Liliane est sur une petite hauteur qui surplombe la plage de Saint Roch, qui n'est pas une plage isolée, mais plutôt le nom donné à une fraction de l'immense plage qui prend naissance près d'Oran et se poursuit sur des kilomètres, après Mers-El-Kébir, vers l'Ouest. Saint Roch n'est ni un village, ni une crique, peut-être à peine un lieu-dit, voire le nom d'un petit établissement de bains qui se situe quelque part en contrebas.

Tata Liliane et Tonton Jo ont acquis cette villa, quelques années plus tôt je suppose, mais peut-être il y a très peu. Pendant la longue belle saison, nous allons y passer des jours d'été, pour prendre des bains. Le plus souvent, nous y arrivons le matin.)

Nous entrons sur la Terrasse : Papa, Maman, Yves et moi. Pas Manou Camille, fâchée avec Tata Liliane, sa fille. Arrivent alors les Cousines : DANIELE Sarfati, fille de Liliane et Jo ; YOLANDE, ÉLIANE et NADINE Skinazi, nièces de Liliane, filles de sa sœur. Apparaît par moments, ROLAND Sarfati, mon cousin mystérieux, frère aîné de Danièle, rebelle, fugueur, grand costaud devenu plus tard professeur d'escrime en Israël. Toutes les cousines sont des dames plutôt hautes de taille, d'âge respectable, entre cinquante et soixante ans, mariées, mères et sans doute grands-mères (je ne sais pas, je ne les revois jamais), larges, épaissies. Tout le monde en maillot de bain. Les enfants d'Yves et Ondine nous courent entre les pattes.

DANIELE

Le matin, on descendait

Moi

à la mer

Maman craignait un peu l'eau
elle nageait lentement
pas très sportive
la brasse
Papa nageait un crawl
rudimentaire mais puissant
rapide
un jour
elle a failli se noyer
au loin dans l'eau
elle agitait doucement la main
pour appeler à l'aide
mais gentiment
comme un peu gênée
de déranger
elle était prise dans un tourbillon
il a sauté dans l'eau
tout habillé
il portait un short blanc
et une chemise, blanche
je ne sais pas si je l'ai vu courir
vers l'eau
il est revenu un peu plus tard avec Maman
peut-être que moi sur la plage
je ne m'étais rendu compte de rien
je jouais au sable
il est revenu les vêtements trempés
il les a enlevés
chemise blanche
short blanc
un peu essoufflé
riant
avant d'enlever son short il a tiré de la poche
un briquet tout mouillé
ça je m'en souviens très bien
je le revois tirant de sa poche
le briquet tout mouillé

et le jetant sur la serviette
dans le sable

DANIÈLE

on se séchait debout sur le sable
en nouant une serviette à la taille
le nœud se délaçait
la serviette menaçait toujours
de glisser sur les jambes
pendant qu'on enlevait le maillot

MOI

maman un jour avait enlevé mon maillot
pour sécher mes fesses
je me suis enfui dans le sable
pour jouer
maman disait en riant
mais tu es tout nu
mon fils

YVES

après le bain
on remontait
vers la villa

ÉLIANE

on avait faim

MOI

Maman disait
après le bain on a faim

DANIÈLE

en haut on se lavait
avec le jet d'eau

ÉLIANE

on avait plein de sable
entre les jambes

MOI

je me rappelle la sensation
du sable entre les jambes
Je me suis baigné depuis

je me baigne encore
 j'ai donc du sable entre les jambes
 parfois encore
 à la sortie du bain
 mais je me souviens de la sensation
 du sable entre les jambes
 là, sous le jet
 à Saint Roch
 sur la Terrasse de Tata Liliane

YVES

il était chaud
 le jet

DANIÈLE

c'était un robinet d'eau froide
 mais il faisait si chaud
 que l'eau était plus chaude
 que l'eau chaude

ÉLIANE

Ta mère disait toujours
 ne touchez pas aux lauriers roses
 c'est du poison

//

MOI

on prenait le repas
 de midi

DANIÈLE

tous ensemble

ÉLIANE

sur la terrasse

DANIÈLE

La table était ronde
 ici au milieu

YOLANDE

on était nombreux
 elle était grande la table

NADINE

je touchais le mur

YOLANDE

parce que tu te balançais
tout le temps en arrière
Tata Liliane te grondait

NADINE

quand même si je touchais le mur
même en me balançant
c'est que j'étais près du mur
et donc la table était grande

YOLANDE

Maman et ses trois filles
déjà

DANIÈLE

Tonton René Tata Yvonne
Denis et Yves

ÉLIANE

Tata Liliane Tonton Jo
Roland Danièle

NADINE

ça fait déjà douze
parfois il y en avait d'autres

YOLANDE

Est-ce que Tonton Alex venait parfois

ÉLIANE

Je ne me souviens pas de Tonton Alex
à Saint Roch

MOI

tous autour de la table
il faisait bon

YOLANDE

tu parles Une chaleur

MOI

il y avait de l'ombre

YOLANDE

chaude l'ombre

MOI

on avait faim

YVES

Tata Liliane
amenait les plats

DENIS (*c'est-à-dire moi*), *étonné*

oh la cambrure
le mouvement de ses hanches
droites un peu raides
et cambrées pourtant

MOI

un souvenir d'Arabie
quand elle amenait les plats

MAMAN, *plutôt petite*

elle est grande
Liliane

DANIÈLE

on mangeait en maillots

MOI

Tata Liliane toujours si sérieuse

ÉLIANE

Tonton Jo faisait des farces

DANIÈLE

sous l'œil réprobateur de ma mère

YVES

c'était quelque chose le repas
tous ensemble à Saint Roch
sur la Terrasse

//

MOI

après le repas
tout s'arrêtait
dans la villa

soudain silencieuse
et immobile

YVES
est-ce que les parents dormaient

DANIÈLE
mon père faisait la sieste

YVES
les mamans ne dormaient pas
elles devaient bavarder
quelque part à l'ombre

MOI
en tout cas
un jour nous sommes restés seuls

DANIÈLE
pas seuls dans la maison
ce n'est pas possible

MOI
Non seuls sur la terrasse

DANIÈLE
Qui ? Tous les enfants ?

SARAH
Tous les enfants ? Restés seuls ?

ÉLIANE
c'est le jour où on a fumé

YOLANDE
Ah oui ce jour-là

NADINE
Les cigarettes venaient de Roland

ÉLIANE
on a tous fumé

DANIÈLE
toi tu ne voulais pas

MOI ENFANT
non je ne voulais pas

mais j'ai fumé
 le goût collé
 au fond de la langue
 sur la gorge
 était si mauvais
 Quand Papa tirait sur sa cigarette
 il avait l'air de trouver ça
 si bon
 et c'était si dégoûtant
 à vomir

YOLANDE

c'est toi qui l'as dit
 aux parents après

MOI

oui c'est moi j'avais peur
 on m'avait dit que ça rendait malade
 les parents m'avaient dit
 qu'on ne doit pas fumer
 parce que ça rend malade
 et j'avais trouvé ça
 si dégoûtant
 dans la bouche
 que j'étais certain de tomber malade
 L'après-midi
 j'ai eu mal au ventre
 je suis allé voir Maman
 ou Papa
 mais je pense que c'était Maman
 et j'ai raconté l'histoire
 le moment sur la terrasse
 les enfants seuls
 le paquet venu de Yolande
 ou de Roland
 j'avais tiré une bouffée à peine
 et par le goût de poison
 la tache à la gorge
 je me sentais tombé
 dans l'irréparable

YVES

Qu'est-ce qu'ils ont dit
– cette fois je n'étais pas là –
qu'est-ce qu'ils ont dit ?

MOI

Maman a dit
ce n'est pas bien
avec douceur bien sûr
mais réfléchie tout de même
grave concentrée
elle l'a dit à Papa
la règle était
qu'on ne cachait rien à la maison
ce que Maman savait
Papa devait le savoir aussi
et papa, ma foi, je ne me souviens plus

DANIÈLE

c'était un jour rare

MOI

oui un moment d'épopée
en général les après-midi
planait un temps un peu vide
suspendu
le temps comme arrêté sous la canicule
entre les lauriers roses
de la Terrasse

//

DANIÈLE

et en fin d'après-midi
on retournait au bain

MOI

deux bains dans la journée
je ne me souviens pas
pourtant c'est logique

DANIÈLE

Tu te souviens du chemin
qui descendait à la plage

MOI

pas tout entier
pas toutes les pierres
je me souviens
du début, du commencement près de la terrasse
comme si j'y mettais les pieds
là maintenant

YVES

et le virage en haut près de la route
où on garait la voiture

MOI

je revois l'angle
le sentier qui part à droite
quand on devait laisser l'auto
et continuer à pied

ÉLIANE

et moi l'autre côté
le commencement du chemin sur la plage
le début de la montée
vers la villa
mais enfin je ne sais pas je confonds peut-être
je revois des arbustes plantés dans le sable

ROLAND

oui c'est ça c'est ça

MOI

en fin d'après-midi on rentrait

YVES

il y avait la queue

HÉLIO

quelle queue

YVES

la queue des voitures
pour rejoindre Oran
il fallait rouler au pas

MOI

surtout sous le tunnel

de Mers-El-Kébir

YVES

après le Rocher de la Vieille

MOI

et toi tu sortais la tête
par la fenêtre
tu sentais le vent
et tu faisais du tambour
sur les portières
tu jouais en rythme
en chantant

ROLAND

sauf les grands soirs

//

HÉLIO

quels grands soirs

MOI

il a raison
les grands soirs on restait dîner
sur la terrasse
et là montait la jouissance Le Transcendant
l'absolu tangible
comme le midi rien de plus
tous en rond autour de la table
et Tata Liliane qui portait les plats
(Comme elle était belle Liliane
comme je l'aimais ma Tata
femme haute distinguée souveraine
princesse égarée, reine défaite
tout m'étonnait en elle
son café au lait par exemple
si différent de celui de Maman
dans des bols énormes des soupières
avec d'énormes flots de lait
le café se voyait à peine
c'était presque tout blanc
un jour elle m'a parlé Liliane

j'étais petit
quelle lubie l'a prise de me dire ça
peut-être parce que j'étais
dans la famille
celui qui aimait la littérature
les poèmes les pièces de théâtre
les livres
l'intellectuel des enfants
elle m'a dit
je voudrais écrire un roman sur ma vie
elle le mérite elle en vaut la peine
le titre serait : *Echec*
voilà ce qu'elle m'a dit
Tata Liliane
me laissant abasourdi
moi qui ne comprenais pas comment une vie
pouvait être un échec
et surtout pas la sienne
Tata Liliane
si haute si belle)
Elle portait les plats sur la table
et le fromage
et la salade
les grands soirs, quand nous étions tous
à nouveau à l'entour de la table ronde
comme le midi
mais avec la fraîcheur, l'irradiante fraîcheur du soir
sur les nuits d'Oran
avec la brise de la mer
l'odeur de l'iode et du sel
avec la masse des flots qui brunissait autour de la villa
la lumière de l'unique ampoule
de soixante watts au plafond
qui promenait son balancement wilsonien
sur la table
avec le silence, le grondement de l'onde
le ressac et l'écrasement des écumes
les masses de lauriers guettant dans l'ombre
et Tonton Jo qui disait des farces

et Liliane qui le grondait
 et lui qui rugissait
 disant on a bien le droit de rigoler
 la terrasse les grands soirs
 décollait du monde
 s'élevait de quelques mètres au-dessus de l'eau
 Au-dessus des sables, des touffes d'arbustes
 avec ses murs bleuâtres
 et ses lauriers
 elle s'enlevait la terrasse
 flottait au-dessus des mers
 regardait la mer sombre, généreuse, profonde
 et le continent devant elle
 qui glisse

Le décor de la Terrasse de Saint Roch se referme, ou au moins on le quitte.

Papa s'est assis sur une murette. On le voit fatigué. Il cherche à retrouver son souffle, patiemment. Il prend son pouls, l'œil sur sa montre.

Yves et moi nous nous approchons de Manou Camille, la grand-mère, et la prenons chacun par un bras.

MOI

Papa a besoin d'un peu de repos

YVES

regarde
 nous t'avons trouvé une belle chambre
 au milieu de beaucoup d'amis
 il y a une vue sur la vallée
 avec beaucoup d'arbres
 regarde

MANOU CAMILLE

C'est beau
 comme c'est beau

MOI

Tu vas être bien ici

MANOU CAMILLE

Oui je vais être bien

YVES

c'est tout près de la maison
tu vas pouvoir venir
le dimanche
nous voir
et Sandrine la petite

MANOU CAMILLE

oui je l'aime beaucoup
la petite
nous rions ensemble
comme nous rions

MOI

Voilà il faut qu'on y aille
A bientôt Manou Camille

MANOU CAMILLE

Non ! Ne me laissez pas ici !
je ne veux pas rester ici !

YVES

Mais Manou Camille
tu vas être bien
regarde la campagne
le paysage

MANOU CAMILLE

Je vous en supplie
ne me laissez pas ici
je vais mourir ici
je veux aller chez moi
je ne veux pas rester
ne me laissez pas
mes petits
s'il vous plaît

MOI

Mais pas tu tout qu'est-ce que tu racontes
regarde il y a des amis
il y a Marcelle regarde Marcelle

MANOU CAMILLE

C'est qui celle-là

je ne la connais pas
emmenez-moi
je veux aller chez moi

YVES

Mais Manou Camille
c'est impossible
tu ne peux plus
rester toute seule

MANOU CAMILLE

je n'ai besoin de personne
je ne demande rien
laissez-moi partir
laissez moi tranquille
je veux m'en aller

MOI

Tu ne peux plus rester seule
sois raisonnable
l'autre jour tu t'es brûlée à la cuisine
et Papa lui
a besoin de repos
il faut qu'il reprenne son souffle
Laisse-le se rétablir
quelques semaines quelques jours
sinon c'est lui
qui ne tiendra pas

MANOU CAMILLE

vous m'abandonnez ici
pour mourir
je vais mourir ici
laissez-moi partir
je vous en supplie
mes enfants mes petits
laissez-moi partir
conduisez-moi à la maison
je veux mourir là-bas
à la maison
chez moi

Manou Camille se tait. Yves et moi l'accompagnons vers la sortie, puis Yves retourne au piano.

Passent LIONEL JOSPIN et ALAIN JUPPÉ.

LIONEL JOSPIN

Ne vous en prenez qu'à votre froideur

ALAIN JUPPÉ

Ce que je hais en vous, c'est cette prétention
à donner des leçons d'humanité.

LIONEL JOSPIN

Lorsque je suis venu vous voir,
je n'avais rien
vous m'avez reçu comme un valet

ALAIN JUPPÉ

je n'ai pas cru un instant
à votre intention de quitter la politique
Je n'accorde aucun crédit
à ces proclamations de rupture
Je les trouve ridicules

LIONEL JOSPIN

il faut peut-être avoir décidé de rompre
une fois, en toute sincérité
pour pouvoir reprendre ce métier
proprement

ALAIN JUPPÉ

voilà vos leçons de ménage
qui recommencent
proprement proprement
vous allez bientôt exaspérer le pays
avec vos réclames de lessive

LIONEL JOSPIN

il arrive qu'on ait besoin
d'une bonne lessive
je fais mon travail
sans prétention de plus
que celle de le faire
au mieux

un peu de goût pour la lessive
 ne vous aurait pas été inutile
 votre mépris de la lessive
 trahit son grand bourgeois
 hautain haineux
 on dirait que vous n'avez pas eu
 souvent le contact des poudres
 de lessive

ALAIN JUPPÉ

je vous imagine mal
 en lavandière
 vous ne me ferez pas avaler
 que vous passez vos dimanches au lavoir
 ne prenez pas trop la pose
 ne poussez pas trop l'avantage
 la politique est une roue
 vous savez

LIONEL JOSPIN

Je sais je ne suis pas là pour m'accrocher
 au pouvoir
 j'ai déjà renoncé une fois
 c'est utile

ALAIN JUPPÉ

oui, six mois

LIONEL JOSPIN

Eh bien, ces six mois vous manquent

ALAIN JUPPÉ

merci je vais y penser
 mais je prendrai conseil si vous voulez bien
 auprès de quelques autres
 que vous

Ils sortent.

MOI

Maman tu es une femme si intelligente
 cultivée
 tu aimes lire
 un de tes plus forts plaisirs

est de t'allonger avec
 un roman
 dense, bien écrit
 tu observes l'actualité
 tu cherches à comprendre
 ce qui arrive
 et pourquoi le temps
 a été pour vous si sévère
 et surtout
 quelles sont les raisons d'espérer
 alors dis-moi Maman
 comment acceptes-tu de donner
 tout ce temps
 pour repasser les chemises
 de Papa, celles d'Yves
 quand il est là, et les miennes
 tout ce temps
 tant de temps d'une vie passée
 à repasser les chemises
 comment fais-tu Maman

MAMAN

Mais c'est naturel
 et tu sais
 ce n'est pas le plus pénible
 le plus difficile pour moi
 c'est la cuisine
 la cuisine tous les jours
 si longue à préparer
 et mangée si vite
 surtout que Papa
 n'aime pas beaucoup rester à table
 des fois ça me rend triste
 toute cette préparation
 pour si peu de temps à table
 je n'ai jamais su bien faire la cuisine
 il y a des femmes qui s'y entendent
 pas moi,
 je suis comme ma mère
 je fais des choses très simples

je ne sais pas m'y prendre
en grand

MOI

Maman je voudrais
te poser une question

MAMAN

quelle question

MOI

depuis longtemps elle m'occupe

MAMAN

Je t'écoute

MOI

Comment est-il possible Maman
à table par exemple
lorsqu'il reste un peu de viande
ou un fruit
que tu me l'offres toujours
avant de vouloir le prendre
pour toi
Tu me donnes toujours
avant de prendre
Ton temps ton sommeil ton repos
Si je t'appelle la nuit
toujours tu te lèves
tu penses toujours à moi
avant de penser à toi
Comment est-ce possible Maman
est-ce que tu n'as jamais envie
de te préférer toi-même
de passer la première
de me souffler quelque chose
que tu n'auras pas ?
Comment est-elle possible
cette préférence
toujours cette préférence d'un autre
plutôt que de soi
est-ce que ça vient de l'allaitement
est-ce l'allaitement qui apprend ça ?

Tu n'as jamais envie d'être un peu
égoïste, de choisir
ta vie contre la mienne ?

MAMAN

Il me semble que j'ai entendu
un bruit à la porte
Peut-être Papa va rentrer ?
Attends un instant, je reviens

Elle s'éloigne. La musique prend un peu plus d'espace. Lorsque Maman revient, Yves, Ondine et leur famille, enfants et petits-enfants, se rapprochent d'elle, gaiement, et l'entourent. Des rires, du chant. Dans le même temps, Papa et Paul Karsenty, qui étaient mêlés au groupe, peu à peu s'en séparent, très discrètement s'écartent.

A quai, le navire éventré est prêt au départ. Sur le bateau, il y a une foule, qui se presse contre les balustrades, côté passerelles. Montent Manou Camille et Tante Jeanne, puis les Cousines, puis Tonton Jo et son fils Roland, puis Grand-père sur son lit, Tenazet, le Toro de Fuego, le marchand d'eau douce, enfin Tata Liliane accablée de valises, chariots, bagages en tous genres.

NADINE, *sur le pont*

Tout le monde arrive, monte
tout le monde vient sur le bateau

YOLANDE

Voilà Tata Liliane

NADINE

Tata Liliane Hou !
on est par ici !

ÉLIANE

Mais Tata Liliane
tu as oublié la Villa
tu as laissé la Villa et Saint Roch
et la Terrasse

YOLANDE

ça ne fait rien
nous en retrouverons là-bas,
là-bas il y en a plein,

des villas, des Terrasses
encore plus belles

ÉLIANE

mais qui est-ce qui va s'en occuper
ici, de la Villa ?
Qui va balayer la Terrasse ?

TONTON JO

Personne
il n'y a plus personne ici
Tout le monde s'en va
Ici, ça va rester
complètement vide
sans aucun habitant

ÉLIANE

et la terrasse ?
Qui va nettoyer la Terrasse
de Tata Liliane ?
Et la plage ?
Qui va ramasser les petites choses
qui traînent sur le sable
et qui font sale ?

TONTON JO

Personne
le pays sera vide
l'Afrique déserte

MOI

raconte-moi la naissance
dis, comment était-il
l'accouchement

MAMAN

Tout s'est très bien passé.
La grossesse a été simple, et calme.
C'est bien mieux, enceinte pendant l'hiver,
et accoucher au printemps.
En fin de journée,
j'ai senti les premières douleurs.
J'ai dit à Papa, je crois que ça commence.

La valise était prête, depuis quelques jours
 je l'ai terminée, fermée,
 nous sommes montés dans la voiture
 et partis à Eckmühl.
 Je suis entrée à la clinique
 vers huit heures du soir, il me semble.
 Je me suis allongée.
 J'ai eu des contractions, pendant un moment
 assez court,
 et puis tu es arrivé.
 Ça n'a pas été pénible, pas du tout
 tu es venu doucement, simplement,
 tout s'est bien passé.

Le groupe qui continue de se rassembler autour de Maman occupe la partie la plus visible de la scène. Maman regarde, touchée, un peu gênée par la petite fête qu'on lui donne. Papa s'éloigne comme quelqu'un qui ne veut pas déranger. Seul Paul Karsenty l'observe pendant qu'il s'écarte, et l'accompagne un peu. Il paraît toujours aussi enjoué, farceur. Insensiblement le son des castagnettes s'éteint, alors que Papa continue d'en jouer avec énergie.

MOI

Maman, je n'arrive pas à dormir
 je ne me sens pas bien
 je n'arrive pas à dormir

MAMAN

attends mon poulet
 je vais te préparer un tilleul
 prends un tilleul, ça fait du bien
 ça aide à trouver le sommeil

Pendant qu'il s'éloigne, Papa rajeunit peu à peu. Il prend progressivement le corps d'un jeune athlète des années trente, avec une tête d'Arabe. Par moments, Maman, inquiète, le cherche des yeux dans le groupe, sans parvenir à le trouver.

PATRICK LE MAUFF

Denis
 Ton papa —

MOI, *chuchotant, prenant des airs de conspirateur*

Hep, Deleuze !

Deleuze revient, très discrètement.

MOI

Ecoute, le continent qui glisse
tu entends, là, le bruit
le souffle, le crachement continu et sourd
c'est le continent qui glisse
au-dessous

Deleuze tend l'oreille, avec beaucoup d'attention.

MOI

tu entends

DELEUZE, *avec délectation*

oui, oui

MOI

mais je crois que tu t'es trompé
il ne se détache plus
il ne s'éloigne plus
c'est fini
le continent glisse dans l'autre sens
il revient
l'Afrique remonte
elle glisse vers le Nord désormais
je crois qu'elle va venir cogner l'Europe
par en dessous
entre l'Espagne et le Sud de la France
le continent nous revient dans les fesses
ça va faire mal

DELEUZE, *riant sous cape, euphorique*

oh là là, ça va faire mal

Entre JEAN-BAPTISTE, le plus beau jeune homme du jour. Musclé, digne et sobre, et aussi agrégé de philosophie. Il s'avance vers le public.

JEAN-BAPTISTE

Je viens de lire ton article.
Tu expliques que le dénudement
est le geste primordial du théâtre.
Alors je me dénude.

Jean-Baptiste se déshabille. Bronzé, en slip de bain – méditerranéen, vraiment –, il lit (intérieurement, ou à voix très basse) un traité de philosophie médiévale. Il y est question des essences.

PAPA est sorti.

DENIS GUÉNOUN est couché, il dort.

D.G.

*Casa Marrati, Nodica (Pise), et Paris
Été-Automne 1998*

Création ¹¹

à l'Auberge de l'Europe / Château de Voltaire
du 6 au 20 septembre 2000

Mise en scène : **Hervé Loichemol**

Décors et costumes : **Roland Deville**

Musique : **Yves Massy**

Costumière : **Nathalie Matriciani**

Construction et peinture : **François Roumet,**
Grégoire de Saint Sauveur, Pierre-Alexis Deville

Régie : **Grégoire de Saint Sauveur**

avec

Agoumi

Elodie Bugni

Céline Cesa

Anne Durand

Héloïse Loichemol

Céline Nidegger

¹¹ Le générique est reproduit ici tel qu'il figure dans l'édition originale (éd. Comp'Act, Chambéry, 2000).

Aller simple ¹²

Scène de Denis Guénoun.

Non pas *La* scène de Denis Guénoun, unique, primitive ou exemplaire, rassemblant et excédant toutes les scènes possibles : scène qui serait élue et révélerait l'auteur. Pas davantage *une* scène, choisie parmi d'autres, simple échantillon d'un savoir plus large, comme une scène qu'on pourrait se faire, élément d'une série où tout s'enchaîne, se ressemble et revient au même, à la même scène. Ni élue, ni choisie. Ni définie, ni indéfinie et encore moins finie. *Scène* sans attache, déliée, flottante.

Mais l'indétermination est contagieuse, elle ne s'arrête pas au premier mot venu, ne tient pas en place. Elle se déplace, affecte le texte, le ronge et emporte dans son mouvement l'auteur en personne. Pour mieux parler ici de choses qui le touchent de près – enfance, famille, pays – il *se* met en scène, directement, concrètement, mais, d'entrée de jeu, s'efface, se met en congé, fait le mort : quelqu'un, du même nom que lui, dort dans *Scène*, sur scène. Ou, plus probablement, hors d'elle.

Il y a certes un dormeur, mais pas forcément un rêveur : ce texte ne trouve pas sa source dans les brumes d'un esprit ensommeillé et il ne s'agit pas ici d'un habile recyclage du théâtre onirique. *Scène* n'est pas l'occasion rêvée d'un épanchement intime, ce n'est pas à proprement parler un texte privé. Ou s'il l'est, c'est de son origine.

Denis Guénoun n'aime pas les revenants et n'organise pas son écriture selon le régime du retour. Il sait que ce qui revient relève d'une fiction qui tient, ligote, emprisonne celui qui y croit. Que cette fiction d'origine a la vie dure et nous fait la vie dure. Qu'elle fonde tous les mirages identitaires et exaspère les crispations et les violences qui en découlent. Que s'il faut parler du passé – et il faut en parler – le mal du pays n'est pas une bonne entrée en matière : c'est un sentiment trouble, retors, dangereux. Il faut s'en méfier comme d'une peste et ne pas contracter cette maladie au nom si charmeur, la nostalgie. Pour éviter que

¹² Préface de l'édition originale (éd. Comp'Act, Chambéry, 2000).

dans ses effets de retour le mort ne saisisse le vif, nous devons changer d'orientation.

Sous prétexte qu'on le dit révolu, nous situons d'ordinaire le passé *derrière* nous, dans notre dos en quelque sorte. Le passé dispose ainsi d'un lieu réservé, d'un débarras très pratique, croit-on, pour oublier. Or, le passé n'est jamais là où on a cru le ranger ; lui non plus ne tient pas en place, il va et vient à son rythme, indifférent à nos volontés. Il ne revient pas tranquillement, comme d'une promenade, mais survient toujours à l'improviste, surgit, nous arrive en pleine figure, nous saute à la gorge, nous embrouille et nous bouleverse. Quand on entreprend de le raconter, c'est pire : inutile de tourner les talons pour aller le chercher, on ne le trouvera pas derrière nous. Il est là, devant, à portée de main ou de langue, et s'enfuit au premier geste.

Scène ne respecte donc pas l'ordinaire scénographie du souvenir, ce n'est ni le local de rangement des choses passées ni le lieu des retrouvailles avec elles, mais un espace théâtral ouvert à tous les transits. Les situations n'y sont qu'esquissées, n'ont jamais de début ni de fin, elles sont prises au milieu, en cours de route et abandonnées avant toute installation, plantées là. Comme on le dit encore parfois de l'amour, les personnages sont transportés, ne tiennent pas dans une intériorité supposée, ne *se* tiennent pas, bougent, flottent eux aussi. Impossible de les fixer, ils ne font que passer discrètement, affectueusement. Mobiles, ils ne sont pas soumis aux pesanteurs d'une chronologie, mais sont « embarqués sur le navire du temps » qui fait son affaire des brouillages et des dérèglements logiques.

Loin de toute abstraction, ces personnages sont pris au plus près de la réalité, tous, comme on dit, existent ou ont existé, certains assisteront à la représentation. Du coup, l'Histoire trouve sa place, impérieuse, omniprésente mais difficile à saisir au quotidien. Les guerres, les arrachements et les exils surgissent au cœur des relations, laissant apparaître une humanité ballottée, déplacée mais vivante.

Denis Guénoun ne compose pas une fresque naturaliste en forme de saga : il ne se contente pas de mettre en scène des fragments de réalité, mais expose les conditions même de leur existence en scène. Comme il le proposait dans *Lettre au directeur du théâtre*, il s'agit ici de montrer, dans le même mouvement, une réalité brute, compacte, souveraine et les modalités qui en permettent l'émergence. Le théâtre ne trouve ici son éclat

que s'il s'ouvre au plus intime de lui-même et produit son objet *en même temps* qu'il invente la manière de le penser.

Hervé Loichemol

Table

SCÈNE	1
Création (générique).....	47
Aller simple (H. Loichemol)	48
Table	51